

## Le paradis des monts du Vercors

Un été, j'ai découvert le Vercors.

Arrivé sur les hauts plateaux, j'ai contemplé le sommet du Grand Veymont. Je me suis allongé dans l'herbe, rêveur, en me promettant d'y revenir un jour.

Je suis revenu l'automne suivant.

J'avais trouvé un plan parfait, prendre un train de nuit pour Die et partir à pied en traversant les hauts plateaux, pour gravir le Grand Veymont, redescendre vers Villard de Lans et de là prendre un bus vers Grenoble pour revenir en train sur Paris. Un voyage de trois jours et demi en autonomie, dans la montagne, sans redescendre dans les vallées habitées.

Une petite route, au milieu des oliviers, de la lavande et des vignes, part de Die en direction de Romeyer A l'endroit où elle rejoint le ruisseau de Meyrosse, un chemin s'échappe dans la nature, contournant le hameau des Liotards, puis monte longuement dans une forêt de chênes de hêtres et de buis. Il permet de passer de trois cent à mille trois cent mètres. Il rejoint le balcon du Glandasse. Ce chemin sinueux suit une courbe de niveau, longe le Glandasse, donne une vue plongeante sur les forêts de la vallée de la Drôme où est posé Die.

De ce chemin, plusieurs passages permettent par une pente raide de gravir les trois cent derniers mètres pour passer de l'autre côté. Celui juste au-dessus des Liotards s'appelle le col des bachassons. Il déroule sa fine trace dans un paysage somptueux et minéral, un éboulis géant, entouré par de hautes falaises et permet de passer l'un des beaux pas menant aux haut-plateaux.

Les pas pour entrer dans le cœur du Vercors sont des passages parfois vertigineux que l'on regarde effrayé en se disant « mais comment ? ». Ce sont surtout ceux du balcon est qui paraissent impossibles, ceux du balcon du Glandasse sont plutôt des passages secrets qui s'ouvrent miraculeusement là où l'on ne voyait qu'un mur de rochers infranchissables dressés en à-pic.

Une fois entré dans le Parc, des cabanes en libre accès permettent de bivouaquer sans s'encombrer d'une tente. La surprise en arrivant est de savoir si l'on va se retrouver seul habitant des lieux ou si celle-ci est déjà occupée. Souvent les rencontres sont sympathiques mais parfois des groupes déjà en

place laissent entendre qu'ils ne souhaitent pas partager l'espace. Certaines cabanes proches des parkings servent de lieux de rassemblement pour des fêtes organisées.

L'avantage de la cabane c'est qu'elle dispense du poids de la tente et il suffit de porter sa nourriture pour quelques jours et de tracer un itinéraire en visant les points d'eau et ces abris sur le parcours.

Pour ma première traversée, j'ai rejoint pour la fin de la première journée, la cabane de Chaumailoux, face au mont Aiguille. Cette cabane se cache dans un endroit magique mais très fréquenté car il est à proximité d'un parking, au pied du versant est. Il offre une vue poétique du mont Aiguille et l'eau du ruisseau du pas de l'Aiguille coule à ses pieds. En voyant ce paysage merveilleux, comment imaginer le sombre et tragique épisode qui a conduit une poignée d'hommes à se battre contre l'armée allemande. Il reste aujourd'hui un mémorial et la grotte où ils s'étaient réfugiés avant de mourir ou de réussir à s'enfuir pour quelques-uns. Quand on se trouve à Chaumailoux, la beauté du paysage l'emporte et un sentiment de paix et de liberté domine, dont je m'enivre et que je reviens chercher depuis à chaque fois que je le peux.

De cette cabane, il me faut une matinée pour arriver au sommet du Veymont à travers un vaste plateau, la prairie de Peyre Rouge, où se trouve une ancienne carrière romaine. Les romains venaient tailler des colonnes dans le rocher avant de les redescendre sur Die. Un jour, le travail s'est arrêté brusquement laissant des colonnes en cours de création dans la nature. Ces blocs ont fini par se confondre avec le paysage et il est possible de passer à côté sans les remarquer. Avant d'arriver au Veymont se cache la petite cabane de l'Aiguille. Arrivé au sommet, une vue sur le plateau, la ligne de crêtes est, le mont Aiguille, la vallée de l'Isère et la chaîne des Alpes s'impose. Du sommet la descente passe par le pas de la Ville, d'où l'on peut redescendre sur Gresse en Vercors, ou rester sur le plateau et rejoindre la Cabane du Play. Une autre journée à travers les hauts plateaux est nécessaire pour rejoindre Villard de Lans. C'est la traversée classique déjà réalisée plusieurs fois sans jamais me lasser.

J'y suis retourné à chaque printemps, puis à l'automne aussi.

Chaque année, j'ai réussi à trouver un moment au printemps et à l'automne pour revenir éprouver un air de liberté sur les chemins du Vercors... Éprouver, oui car c'est à la fois une épreuve et un grand sentiment d'être vivant et de profiter de chaque instant. En passant trois jours et demi de marche dans la montagne, à un rythme lent mais soutenu pendant plus d'une dizaine d'heures chaque jour, j'ai l'impression d'avoir repris mon souffle et d'être vraiment en vie.

Je dis à chaque départ « Enfin ! je pars à Die pour voir des monts ! »

J'ai essayé plusieurs chemins, sur le balcon du Glandasse, en direction de Chatillon en Diois, Lus la Croix Haute, Chichiliane, Clelles, sur les hauts plateaux pour redescendre sur Gresse en Vercors, ou Corrençon...J'ai découvert le plaisir de marcher la nuit, éclairé à la frontale et parfois seulement par la lune ou le grand ciel étoilé. J'ai joué avec mon ombre de lune. Je me suis égaré pendant des heures avant de retrouver mon chemin. J'ai suivi des sentiers de toutes les couleurs et d'autres seulement balisés de cairns ou d'éclat d'obus. Je me suis arrêté rêver sur les pas ou devant des chamois ou des bouquetins surpris. J'ai regardé joué des marmottes et planer des vautours. J'ai découvert le balcon est et le chemin des crêtes. J'ai réussi à rejoindre le sommet du Veymont en une seule journée depuis Die, deux mille mètres de dénivelé en quinze heures, pour arriver avant la nuit et y dormir à la belle étoile. J'ai entendu pour la première fois le brame du cerf en marchant de nuit sur les hauts plateaux. Leurs cris résonnaient comme des grondements de dinosaures. J'ai marché seul pendant des heures, croisé d'autres promeneurs solitaires. J'ai rencontré de nombreux marcheurs amoureux de ce lieu. J'ai fait des bouts de chemin avec des amis de hasard. J'ai aussi croisé des illuminés, des photographes, des archéologues, des botanistes, des sportifs, des coureurs, des amoureux, des familles, des groupes organisés, des cyclistes, des bergers taiseux ou bavards, des troupes de moutons gardés par des chiens sérieux ou amicaux, surpris des animaux sauvages dans leur intimité. Je n'ai encore jamais croisé le loup du Vercors et je ne sais pas quelle serait ma réaction entre la peur et la surprise admirative...un mélange des deux ?

D'année en année, de printemps en automnes successifs j'ai réussi à partir en adaptant mon parcours aux aléas de la météo. En deux mille vingt, le printemps fut consigné par une crise mondiale nous enfermant tous à domicile.

En Octobre, je pus enfin reprendre ma transhumance. Je m'organisai pour faire une traversée classique passant par le Grand Veymont. La crise sanitaire me poussa à chercher une alternative aux nuits en cabane afin de ne pas à avoir à sortir un masque en cas de trop forte fréquentation. Je pensais à utiliser un hamac protégé par un toit en toile de tente, une sorte de cabane dans les arbres transportable, moins lourde qu'une tente et plus confortable pour le dos pendant la nuit. Le hamac est une invention des peuples de la forêt et l'outil idéal pour y dormir. Le train me mena à Die avec un peu de retard et je commençais ma marche vers six heures trente. Je traversais le village endormi pour rejoindre la route de Romeyer, puis je pris

le chemin et m'enfonçais enfin dans le paysage. Le jour commençait et dans le ciel à peine bleu et froid une montgolfière dérivait doucement.

Je montais vers le Glandasse, partageant mes regards entre les crêtes qu'il me faudrait franchir pour accéder aux hauts plateaux, les forêts à traverser avant et la vallée de Die dont je m'échappais doucement. Mon sac un peu trop lourd en début de voyage me donnait l'occasion de faire des pauses fréquentes pour soulager mes épaules et me remplir les yeux. Une heure de marche après avoir quitté Die, je m'arrêtai pour le petit déjeuner. Je choisis un promontoire avec une jolie vue. Dans mon sac j'avais emporté de quoi me nourrir pendant trois jours et demi. Au fil des traversées j'ai trouvé le compromis entre le poids et la consistance des repas. Pour ne pas m'alourdir et ne pas avoir de cuisine ou de vaisselle je ne prends ni réchaud ni casserole ni assiette, ma seule vaisselle est un couteau et une cuillère.

Le chemin en balcon s'approche de la falaise, vertigineux il donne une vue imprenable sur le Diois. Il suit le relief et devient parfois menaçant en franchissant les ravins creusés par l'eau de ruissellement. Je ne suis pas particulièrement costaud, et le poids du sac, une douzaine de kilos s'additionnant au fort dénivelé de la première journée donne parfois un peu de sueur froide dans des passages raides et ambigus.

Je marche seul, sans autre moteur que ma volonté et mon désir de me sentir vivant sur la peau de cette montagne. « *Par la nature, heureux ...* » comme écrivit Rimbaud. Je me fredonne ces paroles mises en musique par Charlebois et régulièrement je pose mon sac pour m'asseoir, reprendre des forces en regardant les paysages.

Le col des bachassons grimpe en tournant dans un pierrier impressionnant au pied de falaises verticales. C'est un terrain de jeu idéal pour les chamois et les bouquetins. C'est une de mes portes préférée pour entrer en Vercors. Pour en ressortir vers le balcon-est c'est le pas de la Balme, lui aussi marqué par de tragiques événements pendant l'assaut contre le maquis est d'une beauté vertigineuse et me ravit le cœur à chaque fois que je peux y passer.

Arrivé sur le plateau, pas de problème de voisinage. La saison des bergers est finie. Les cabanes sont fermées jusqu'au printemps prochain. Les moutons et les chiens ont laissé toute la place à la nature sauvage. Une année, je m'étais approché de la cabane du berger et j'avais lu la phrase gravée au couteau

sur sa porte : « plus je connais les hommes, plus j'aime mes brebis ». Phrase accueillante pour les randonneurs, les bergers parfois se lassent de voir passer des promeneurs. Ils pensent que la montagne est pour les brebis, ils contestent le droit aux citadins de profiter de ce magnifique paysage ils contestent même ce droit aux renards aux vautours, aux bouquetins et aux loups. Je n'ai jamais parlé de marmottes avec un berger et je ne sais pas si ils les considèrent comme des concurrentes déloyales, broutant indument l'herbe sous le pied de leurs brebis. La montagne est là depuis bien plus longtemps que les bergers. Les animaux sauvages étaient là avant que l'homme ne domestique certains d'entre eux.

Le soleil et le ciel bleu de la matinée s'estompèrent subrepticement. Le vent se leva, le froid glissa sur le plateau. La brume arriva doucement et s'installa pour le reste de la journée.

Mon envie de tester un nouveau mode de bivouac, la nuit en hamac, me parut soudain moins tentante et je commençais aussi à marcher sur des restes de neige. La marche donne le temps de réfléchir. Je n'étais pas totalement sûr de l'étanchéité de mon bivouac et une cabane serait une alternative reconfortante pour m'abriter du froid et d'éventuelles chutes de pluie nocturne. Je n'avais pas dormis depuis longtemps à Chaumailoux. Je finis par changer d'avis. Je me dirigeais vers la cabane. Je n'avais encore croisé personne et commençais à espérer pouvoir profiter de cet abri. J'allais d'abord récupérer de l'eau à la fontaine qui coule de moins en moins fort, d'année en année et m'approchais de cette drôle de yourte en bois. J'ouvris la porte. La cabane était occupée par une troupe joyeuse de jeunes gens venus faire la fête loin des villes confinées. Ils me proposèrent en riant un coup à boire, mais je préférais m'éloigner et trouver un coin tranquille avant la nuit pour finalement tester le hamac. Il suffisait seulement de trouver deux arbres et je marchais en direction de Peyre Rouge à la recherche du bivouac parfait. Après une heure je me décidais pour deux sapins entourés de neige. J'attachai le hamac et la toile de tente supposée en assurer l'étanchéité. Je coinçais mon sac entre les branches d'un des deux sapins et me glissais à l'intérieur. Je pense avoir trop tendu les cordes car le hamac se retourna immédiatement et je me retrouvais la tête en bas vers la neige. Avec quelques efforts je me redressais pour m'en extraire et recommencer l'installation. Cette fois-ci ce n'était pas assez tendu et je me retrouvais le dos posé dans la neige. La troisième tentative fut la bonne et je pus commencer à entamer mon sommeil. Le hamac était confortable et je n'avais pas froid.

Je me réveillais dans la nuit noire et une brume épaisse se reposait sur la prairie alpine. N'ayant plus sommeil je décidais de remballer le camp et de partir vers le Veymont. Je marchais en suivant les cairns sur un chemin déjà dix fois parcouru, mais la neige, la nuit et la brume m'induisirent en erreur je déviais de ma route suivis des cairns qui n'étaient pas les bons et ne retrouvais finalement plus aucune trace à suivre. Dans la nuit et la brume je n'avais plus beaucoup de point de repères. Me fiant à mes impressions, pensant me diriger vers la carrière romaine, je marchais sans m'apercevoir que je faisais une grande boucle qui me ramena sur mes propres traces dans la neige. Il faisait toujours nuit et la brume était toujours là. Il faisait maintenant trop froid pour se poser et attendre le lever du jour alors j'explorais les courbes du terrain et dérivais en méditant sur le sens de vie et la présence des loups dans les montagnes du Vercors, pendant deux heures dans les bois enneigés. Lentement le sombre de la nuit s'éclaircissait et je distinguais mieux mon environnement. Le matin, arriva et les hauts plateaux se dévoilèrent. Le Grand Veymont enneigé cachait son sommet d'un rideau de nuages, mais il me servit quand même de boussole et redressa mon chemin. Cette marche nocturne et cette neige m'avait convaincu de changer ma route et de ne plus passer par le sommet. Croyant marcher directement vers la cabane du Play, je me retrouvais devant Chamailoux . J'avais réalisé un cercle parfait me ramenant à mon point de départ. Il était encore tôt et plus aucun bruit ne s'échappait de la cabane. Je laissais les jeunes rêveurs dormir et décidais de me diriger vers le pied du Veymont pour rejoindre enfin la cabane du Play. Avec cette neige pas d'espoir de grimper là-haut et je devrais me contenter de le contourner cette année. Plus tard la brume revint et alors que je suivais le GR de la grande traversée déjà tant de fois parcouru je m'égarais à nouveau du sentier pour me perdre dans un dédale de sentes entremêlées se transformant en un labyrinthe incompréhensible pour mon cerveau déboussolé. La vue sur les sommets me servant habituellement de repère était masquée et j'essayais de me fier à mon sens de l'orientation. Je me retrouvais face à deux arbres singuliers. Ils avaient une allure particulière qui intriguait... Je pique-niquais devant eux en les détaillant des racines aux cimes et en réfléchissant sur la direction à suivre pour retrouver le chemin. Je me concentrais et repartis dans une direction que je jugeais valable et en cherchant à m'y tenir. Je trouvais des cairns et les suivis pendant une heure avant de me retrouver face à deux arbres que je connaissais bien pour les avoir finement observés pendant mon repas. Je m'étonnais et me moquai de moi-même puis repris mon souffle et repartis en essayant de ne pas dévier

cette fois Une demie heure plus tard me revoilà face à eux. Je ne puis m'empêcher de rire devant cette farce que me jouait mon cher Vercors. J'ai déjà entendu parler de plusieurs personnes s'étant égarées par temps de brume mais je pensais avoir assez traversé ces plateaux pour ne pas rater une piste aussi évidente et me retrouver hors de tout chemin entouré d'arbres et de cailloux... Etrange...je me relançais dans la bataille et cette fois-ci je retrouvais un chemin large que je décidais de suivre même si il m'amenait à l'opposé du but fixé. Je pouvais enfin me localiser précisément sur la carte. Je me détendis. Je n'étais plus perdu mais détourné ! Je ne ferais pas parti de la liste des secourus en montagne. Le large chemin me mena à la fontaine de Gerland où je pus me désaltérer. Je reconnus l'endroit d'où j'étais parti la première fois à la découverte des hauts plateaux et du grand Veymont. Je venais de réaliser une boucle temporelle. Je me retrouvais plongé dans mes souvenirs, lorsque j'étais venu passer quelques jours de vacances à St Julien en Vercors avec ma compagne et mes deux filles. Je les revoyais encore enfants, découvrir la montagne, marcher sur les sentiers, jouer avec l'eau de cette fontaine, observer les fourmillières géantes en épine de pin. Je me rappelai comment nous nous étions installés dans la plaine de la Chau et où pendant qu'elles jouaient mon esprit était parti s'envoler vers la montagne qui dominait de toute sa majesté.

Repenser à mes filles si jeunes à l'époque m'emplit le cœur d'un vague à l'âme, d'une nostalgie irrépressible. Il est certes important de savoir vivre le moment présent, mais pourquoi et comment vivre sans passé ? Je passais un long moment, seul, à regarder l'eau couler de cette fontaine.

Je repris mon chemin, pour arriver à la ferme de Pré Grandu. C'est une maison fermée qui peut être réservée pour des groupes. Cette maison a servi à la Résistance pendant la guerre. Je regardais ma carte pour découvrir où cette étrange journée m'avait emmené. J'étais parti à l'exact opposé de mon but dans un endroit où je n'étais pas revenu depuis plus de dix ans. Il y avait cependant une route forestière où je ne pouvais pas me perdre et qui me ramènerait dans la bonne direction à condition de marcher pendant la nuit afin d'arriver dans les temps à Villard de Lans. Je m'installai, avec un tapis de sol, mon duvet et une couverture de survie, sur une table de pique-nique et m'endormis 3 heures à la belle étoile. Je me levai reposé et je marchai sur la route forestière des Charbonnières à travers une zone de biosphère Intégrale. Le ciel s'était entièrement dégagé et la voute céleste se dévoila dans toute sa splendeur. La route était large et je pus marcher uniquement à la lueur des

étoiles. De temps en temps je m'arrêtai et m'allongeai sur le bitume pour admirer le ciel et traquer les filantes. Après plusieurs heures, la fatigue me poussa à faire une pause. Je dormis deux heures sur le bord de la route. Je me réveillai le duvet couvert de givre. Je repartis jusqu'à ce que la route m'amena sur des hauteurs d'où je pus voir le lever du soleil réveiller St Agnan en Vercors.

Je contemplai ce spectacle ravi d'être là et en vie, ravi d'avoir franchi cette nuit froide et étoilée, d'avoir traversé cette forêt profonde pour regarder toute cette beauté et apprécier à nouveau le lever du jour. Avant de quitter la route pour un chemin de montagne, je m'arrêtai à la grotte de l'Ours qui ferait un bel abri pour une nuit. Je continuai jusqu'à ce que la piste se prépare à redescendre sur l'autre versant alors je tendis mon hamac et m'étendis pour laisser le soleil me réchauffer doucement pendant que mon duvet étendu séchait.

La suite du parcours passa par la plaine d'Herbouilly et sa source. Je traversais la prairie, puis m'arrêtais boire l'eau vivante de la montagne. Il me restait un petit col à franchir avant de redescendre sur Corrençon.

Dans la forêt profonde avant d'arriver au champ de golf, c'était encore l'après-midi mais je décidais d'installer mon hamac entre deux arbres dans la forêt. Je me retrouvais confortablement en suspension comme dans un nid et plongeai dans un sommeil sans fond peuplé de rêves où je déambulais dans une maison démesurée. La maison était percée d'immenses baies vitrées d'où je pouvais contempler la nature foisonnante qui l'encerclait. J'étais comme une chenille dans un cocon avec des rêves de papillon. Pendant douze heures je me régénèrai complètement avant de me réveiller à quatre heures pour reprendre mon chemin dans la nuit.

Arrivé dans la station de ski éclairée je pris un petit déjeuner sur un banc devant les guichets déserts. Je traversai Corrençon avant le lever du soleil puis bifurquai dans le vallon de la Fauge. Je franchis le pont de l'amour et remontai jusqu'à la belle cascade que je viens saluer à chaque passage. L'eau était glacée mais je me lavai rapidement puis passai derrière la chute d'eau pour l'écouter chanter. C'était la fin de la ballade, encore une fois étonnante et merveilleuse. Le retour sur Villard se fit à pas décroissants, retardant au maximum le moment de quitter la montagne. Je me réconfortai en prenant un premier repas chaud depuis trois jours et en buvant un peu de vin à la terrasse



d'un bar de la place du village.

Il restait encore pour achever le rituel de rejoindre la gare routière, d'attendre le bus Transisère de m'installer confortablement et de profiter du paysage pendant la descente sur Grenoble.

En revenant vers Paris, dans le train je pensais au Vercors.

J'ai une fois encore traversé ses pentes abruptes, vertigineuses, son plateau chaotique, ses forêts touffues et échevelées, ses rochers éparpillés, sculptures millénaires, os saillants de géants depuis longtemps disparus dans la terre, ses chemins où se perdre est si tentant, ses pistes entrelacées, ses cabanes cachées, ses crêtes saillantes, ses balcons suspendus, ses pas perdus où des guetteurs disparus attendent encore et encore, bavardant et riant avant la mort certaine. Le Vercors m'a une fois de plus surpris, ravi, inquiété, baladé, harassé, poussé jusqu'aux limites, donné des rêves et des visions.

Il m'a rendu impatient de revenir dessiner avec mes pieds des tracés aléatoires et sinueux sur ses pentes sauvages et suspendre mon hamac aux troncs de ses arbres pour regarder filer les nuages ou observer la course des étoiles. J'ai toujours envie de revenir boire l'eau de ses sources. Dans la foule des villes parfois le sentiment de solitude peut monter, mais jamais dans la montagne. La présence de la nature est si réconfortante.

Depuis toutes ces années, je peux maintenant me rappeler bien des chemins parcourus dans le Vercors alors que je traverse une forêt près de chez moi. Même ici il ne quitte pas mes pas.

Je marche, encore ici, au paradis des monts du Vercors.